

de l'Antiquité Quels enjeux pour demain ?



La situation des langues anciennes et des sciences de l'Antiquité en Hongrie est préoccupante.

00.10.00 : Ce dernier plaide tout d'abord en faveur d'une définition élargie de l'Antiquité : il est difficile, de nos jours, de ramener l'Antiquité à la seule civilisation gréco-romaine. D'autres substrats antiques ont en effet contribué à la construction de la culture européenne actuelle. Ensuite, Györgi Karsai passe en revue la situation des études classiques en Hongrie, qu'il juge préoccupante. Dans ce pays, en effet, le latin fut une des langues officielles de l'administration jusqu'en 1848 ; il est également la langue de l'éducation depuis le XIV^{ème} siècle. Contrairement aux attentes, la chute du Mur et la dissolution du Bloc de l'Est à partir de 1989 n'ont pas entraîné un renouveau des études classiques, négligées en raison de l'idéologie hostile au christianisme des occupants soviétiques. Ces dernières années, le nombre d'étudiants est en chute libre : d'une centaine dans les années 1990 et 2000, il fluctue désormais entre la quinzaine et la vingtaine. Ce phénomène n'est cependant pas un cas particulier : même si la chute est plus rapide que dans d'autres domaines, il n'en reste pas moins que le nombre d'étudiants dans les universités hongroises a baissé de 30 % depuis 3 ans. De même les professeurs de latin, 344 en 2001, ne sont plus que 166 en 2014, alors que le public est demandeur. Quant au prestigieux diplôme de latin « langue étrangère », il a été délivré 113 fois en 2014-2015, alors que les lauréats étaient près de 500 en 2001.

La traduction ou la transposition, d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre, du passé au présent sont des pratiques d'ouverture propres à enrichir tous les publics.

00.18.18 : À l'invitation de Jean-Noël Jeanneney, Barbara Cassin prend la parole en se référant à la thèse qu'elle défendait dans l'*Expansion* du 15 mars 2013 : « Les langues anciennes ne servent à rien en particulier, mais elles peuvent être utiles à tout ». Elle évoque ensuite la nécessité d'apporter la « culture antique » (notion qu'elle n'emploie qu'entre guillemets) à des populations, favorisées ou non, qui en sont coupées *de facto*. Elle-même s'est livrée à la lecture de textes antiques (surtout grecs) aux côtés d'adolescents psychotiques, de prisonniers, d'énarques, d'élèves des écoles maternelles... Cette fréquentation des textes anciens est profitable à plusieurs titres. Elle permet de repérer les spécificités de chaque culture, qui sont marquées par les mots intraduisibles (dont elle a fait un dictionnaire). Elle permet aussi d'aborder des textes qui peuvent être au plus haut point partagés car, étant eux-mêmes des palimpsestes d'autres textes, ils ont ensuite donné lieu à des palimpsestes durant deux millénaires. Enfin, Barbara Cassin souligne l'intérêt de la traduction d'un texte grec, à la fois comme héritage et comme altérité : la traduction est, pour elle, l'activité qui permet le mieux de comprendre la distance d'une langue à une autre, c'est-à-dire d'une culture à une autre.

Toutes les civilisations, sauf la nôtre, vivent dans le prolongement de leur passé, sans le mépriser. Nous ne pouvons communiquer avec elles si nous n'avons pas la même attitude.

00.23.38 : Sollicité à son tour par Jean-Noël Jeanneney, Michel Zink formule les objections polémiques qui mettent les promoteurs des études classiques sur la défensive :

- pourquoi consacrer du temps et de l'énergie à apprendre des langues que l'on ne parle plus, alors qu'on se mondialise et qu'il faut désormais parler toute une diversité de langues bien vivantes ?

de l'Antiquité Quels enjeux pour demain ?



- pourquoi fixer notre regard sur notre propre civilisation et sur notre propre passé ?

Pour répondre à ces questions, et surtout pour les relativiser, Michel Zink rappelle que toutes les civilisations du monde ont une relation au passé, qu'elles jugent comme un élément qui habite le présent et le rend vivant. Seule la civilisation occidentale se sent en rupture par rapport à un passé que les idéologies en vogue tendent à discréditer, par des expressions telles que « nous ne sommes plus au Moyen Âge ». Nous méprisons donc ce qui nous a fait ce que nous sommes et nous blessons d'autres cultures par notre idolâtrie de la modernité. La question est donc : comment prétendre communiquer avec des gens qui respectent leur passé, si nous ne respectons pas le nôtre et si, dans la pratique, nous ne comprenons pas nos langues dans un état qui leur est antérieur ? Traduire un texte latin, c'est, de plus, retrouver la pensée, la sensibilité, les interrogations de gens qui ont vécu bien avant nous : il n'y a pas de plus grande ouverture.

La connaissance en histoire permet de se rendre compte que des problèmes actuels ont des analogies dans le passé et dans les autres civilisations.

00.30.40 : Après cette conclusion, la parole échoit à Alain Schnapp. Ce dernier défend l'idée que l'on ne peut comprendre le passé sans le pratiquer et que la pratique du passé éclaire le présent. Pour illustrer ce point de vue, il développe ensuite des exemples.

Les Romains se reprochaient déjà de ne plus comprendre l'étrusque et vivaient cela comme une perte, manifestant par là que, pour eux, l'histoire ne se ramenait pas seulement à ce qui venait d'arriver, contrairement à ce que pensent, de nos jours, ceux pour qui l'histoire de France commence en 1789, voire en 1945. Déjà en 1833, dans la *Revue des Deux Mondes*, Charles de Montalembert adressait une lettre ouverte à Victor Hugo, intitulée « Du vandalisme en France », où il prenait position, en ces mots, contre l'érosion des bâtiments publics : « Les longs souvenirs font les grands peuples. La mémoire du passé ne devient importune que lorsque la conscience du présent est honteuse. ».

Poursuivant dans son plaidoyer en faveur du temps long, Alain Schnapp pose la distinction entre ruine et vestige, deux mots d'étymologie différente alors qu'on les rend couramment synonymes ; cette distinction existe dans d'autres langues, comme le chinois, où elle s'articule également sur deux étymologies distinctes. Tandis que la ruine est matérielle et inintelligible, le vestige, même matériel, touche à l'esprit et donc à l'intelligible : il est une trace, un signe. Les Romains également faisaient cette distinction en conservant sur le Palatin la maison de Romulus, qu'il était interdit d'embellir et même de restaurer au-delà du nécessaire. L'historien égyptien musulman al-Maqrîzî affirme, dès le XIV^{ème} siècle, l'absurdité de détruire les vestiges du passé, en parlant du roi El-Aziz Othman ben Salah El-Din Youssef ben Ayoub, qui, en 593, voulant détruire les pyramides, ne parvint qu'à défigurer la petite pyramide rouge, aux prix de dépenses énormes en temps, en argent et en hommes.

de l'Antiquité Quels enjeux pour demain ?



La diminution des contacts avec les sciences de l'Antiquité ne remet pas en cause leur intérêt intrinsèque ni leur capacité à intégrer des publics défavorisés.

00.40.58 : Invité ensuite à s'exprimer, Nicolas Grimal évoque l'apport de la culture égyptienne à notre culture occidentale actuelle, apport qui est loin d'être négligeable : pour les Grecs, l'Égypte était le lieu de toutes les durées, la terre qui vivait depuis quatre millénaires sous le même régime politique, avec les mêmes institutions religieuses, si bien que les Grecs puis les Romains,

quand ils régnèrent sur l'Égypte, furent contraints de se couler dans ce moule pluri-millénaire.

Nicolas Grimal rappelle qu'il y a peu d'égyptologues, que l'égyptologie est une discipline rare, sans précurseur dans le système scolaire, et qui donc se méritait ; il envisage ensuite que les disciplines liées à l'Antiquité deviennent toutes telles. Cependant, la rareté n'est pas un synonyme de désintérêt ni de manque d'intérêt intrinsèque. Une expérience menée dans un lycée difficile, face à un public parfois en voie de déscolarisation, a montré que la culture est susceptible d'intéresser tout le monde : les lycéens qui ont été inclus dans l'expérience, pourtant en grande difficulté, ont raflé quatre des huit prix de poésie *Aimé Césaire*, signe d'appropriation de la culture. Plus on est riche de cultures diverses, plus on est capable de penser notre culture. De plus, la traduction et l'archéologie sont des disciplines qui forment à la rencontre avec l'autre car elles contraignent à se mettre à la place des dépositaires d'une autre culture, disparue.

La survivance du latin en Europe n'est pas due exclusivement à l'Église.

00.48.47 : Jean-Noël Jeanneney invite ensuite les participants à faire le lien entre religion et pratique des langues anciennes.

Michel Zink rappelle le fait que le latin avait été porté par l'Église, d'où la rareté des protestations germaniques contre la langue de l'Empire romain. C'est l'Église qui a continué de faire vivre et évoluer le latin dans les sphères religieuse et intellectuelle. Un phénomène analogue mais pas identique s'est produit entre l'Église d'Orient et le grec.

Barbara Cassin souligne alors qu'il serait intéressant de mener une étude sur les « intraduisibles » des trois monothéismes. Nicolas Grimal ajoute que la religion est de nos jours considérée comme une limite à la transmission des connaissances car elle impose un contenu ; en Égypte ancienne, c'était l'inverse : c'est la religion, restée fixe durant plusieurs millénaires, qui a toujours transmis les connaissances, dans une langue restée elle aussi fixe.

Abordant la question sous l'angle de l'actualité, Györgi Karsai fait remarquer que l'espoir de voir le latin revenir après la chute du Mur grâce à l'enseignement privé catholique avait été vite déçu, car c'est une langue perçue comme inutile, par rapport aux grandes langues vivantes européennes. Un collègue angliciste lui avait toutefois parlé d'une réunion à Oxford entre huit PDG de banques, dont six s'étaient avérés être diplômés de philologie classique, preuve supplémentaire que le contact avec les langues anciennes enrichit à tous les niveaux. Enfin, pour montrer que le latin n'est pas seulement compagnon de l'Église mais qu'il est également celui de la culture occidentale, Alain Schnapp rappelle qu'il fut la langue choisie pour la plaque commémorative apposée sur la pyramide commémorant la redécouverte des tombes des premiers rois chrétiens du Danemark et de leurs inscriptions runiques.

L'idée que le latin n'avait dû sa survie qu'à l'Église a également été précisée par Michel Zink, qui a rappelé que le christianisme pratiquait certes la langue latine, mais se voulait également une religion populaire. L'Église a donc également promu les langues vernaculaires, dont

de l'Antiquité

Quels enjeux pour demain ?



le français, et son histoire est marquée par une tension entre la conservation du latin et la volonté de communiquer avec les masses. Michel Zink a de surcroît rappelé que l'Église avait continué à faire évoluer le latin, au lieu de simplement le conserver dans une forme cicéronienne ou tardo-antique. Cette tension était d'autant plus forte que le latin était, en Occident, une langue importée et dont les langues européennes se sont assez vite différenciées, tandis que l'Église d'Orient avait affaire à un public dont le grec était la langue maternelle.

01.05.46 : Ci-dessous quelques-unes (seulement) des questions et interventions du public

1. Une personne intervient pour observer que la rencontre se faisait entre enseignants et universitaires convaincus de l'intérêt des langues anciennes et ignorait la dimension européenne du problème abordé, qui ne doit pas seulement être posé dans les cadres des Ministères de l'Éducation nationale et des publics scolaires des différents pays.

À cette observation, Györgi Karsai répond qu'il ne se limitait pas à la sphère étudiante dans ses activités de diffusion de la culture antique auprès du public. Il organise en effet des représentations d'extraits de pièces du théâtre grec avec des acteurs reconnus. Pendant que ces derniers jouent, il est sur scène et intervient pour leur poser des questions sur ce qu'ils sont en train de faire ou pour donner des explications. Cela permet au public d'avoir un aperçu dynamique et actuel d'un aspect majeur du théâtre antique. Ces représentations connaissent un grand succès.

2. Un membre de la CNARELA rappelle l'existence d'un diplôme Euroclassica, décerné par le Conseil de l'Europe, où le latin se trouve mis sur le même plan que les langues vivantes parlées dans l'Union Européenne. Une action est, de plus, menée à Bruxelles pour que le latin soit reconnu comme langue en Europe.

3. En termes d'ouverture, un membre du public intervient pour observer qu'elle ne devait pas s'arrêter à l'Europe, à l'heure où la Chine s'est réveillée. Comment, dès lors, multiplier les échanges avec les étudiants chinois ?

Barbara Cassin répond que l'ouverture commençait à se faire : des étudiants viennent désormais de Chine, en connaissant le latin et les catégories d'Aristote. Nicolas Grimal renchérit en déclarant que l'un des plus brillants égyptologues de l'IFAO du Caire est actuellement un Chinois. La coopération existe donc déjà et ne demande qu'à croître.